

Petříková, Jarmila

Une forme de publication: la revue

Études romanes de Brno. 1999, vol. 29, iss. 1, pp. [41]-47

ISBN 80-210-2315-5

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113306>

Access Date: 27. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

JARMILA PETŘÍKOVÁ

UNE FORME DE PUBLICATION: LA REVUE

«Les journaux font du journalisme,
les revues font de la culture;
il ne faut pas se laisser aller
à confondre les rôles».
Georges Sorel

La citation de Sorel que nous lisons dans l'Encyclopédie Universelle¹, notamment dans un essai sur les revues littéraires, trace – de façon claire et nette – une séparation entre les journaux d'une part, et les périodiques à vocation intellectuelle auxquels on reconnaît une valeur plus élevée, d'autre part.

Outre les journaux utiles à des fins de renseignement et destinés à un usage quotidien, existent des revues se conformant tant à une idéologie ou une philosophie claire et déterminée qu'à des postulats esthétiques: beauté et art. Les journaux et le journalisme sont «jumelés» – quant à leur substrat étymologique – au mot latin «diurnus», adjectif renvoyant au mot «dies» = jour. Le journalisme signifie un attachement étroit au jour et évidemment à la nuit aussi: c'est à dire aux 24 heures de la vie qui se passe ou vient de se passer, mise en présence d'un événement qui s'ouvre à l'avenir immédiat. Le journalisme signifie «souci» et activité: il saisit les actes de la vie et en compose des figures d'une structure déterminée. Du latin «actus» d'où provient «acte», dérive «actio» /»action»/ – manifestation d'une force, d'une volonté d'agir, marche des événements dans le drame –, et également l'adjectif «actualis» et le substantif «actualitas» – circonstance temporelle ou allusion à l'actualité qui est en train de se réaliser. L'acte achevé équivaut au français «fait», nom masculin, et signifie «ce qui est fait» – «quod factum est».

Selon Sorel, amateur de principes de divisions catégoriques, l'actualité d'une journée concrète est pour la réflexion du journaliste un engagement, tandis que le magazine, la revue – de littérature, d'arts plastiques, de musique, d'histoire ou

¹ Encyclopaedia Universalis. France S.A., 1990, p. 1035.

de philosophie – prend pour objet ce qui dépasse l'actualité crue, ce qui fut saisi dans le cours de la vie et devient partie d'un plan intemporel, pour mettre à profit le terme de Šalda. Dans la revue – les actes ou faits d'une validité intemporelle – se voient contemplés d'un regard critique /»re-videre»/.

Ce que le temps apporta dans le domaine de la pensée, devient – sous l'influence de son aspect artistique ou poétique – intemporel. Le mot «revue» – prononcé spontanément – évoque de prime abord, l' idée d'un magazine consacré à la prose artistique, éventuellement à la philosophie, étant donné que les belles lettres aussi bien que la philosophie existent en Verbe et par le Verbe. Même les revues consacrées à la musique ou à la science ne peuvent pas, elles non plus, se dispenser d'une expression adéquate et d'un terme éloquent, si elles veulent parvenir à l'intemporalité.

La citation de Sorel fait naître une question: Cette distinction est – elle toujours respectée par la revue à caractère littéraire? N' était-ce pas toujours et purement une distinction imaginaire qui n'indiquait que les points ou endroits par où l'actualité pénétrait la sphère littéraire? L'osmose en sens inverse, c'est à dire de la littérature vers la vie existe également, cependant elle est plus lente et moins perceptible. Restons pourtant dans le «mouvement» qui va de l'actualité à la littérature. Laissons les gazettes du 17-ème et du 18-ème siècles hors de notre champ de vision, étant donné qu'elles présentent une problématique particulière en rapport à leur contexte historique. Tourmons plutôt nos regards vers les revues littéraires datant de la première moitié du 19-ème siècle et plus spécialement vers celles qui survécurent jusqu' à présent ou vers celles de la première moitié du 20-ème siècle. N'est-il pas probable que cette période historique pleine de changements économiques et politiques de nature dramatique soit favorable à la pénétration de l'actualité dans les périodiques ayant une mission culturelle de niveau élevé? Mentionnons par exemple la Revue des Deux Mondes, la Revue de Paris, la Revue politique et littéraire /le titre même de cette revue dénote son ouverture à l'actualité politique/, la Revue des Revues, la Grande Revue, la Revue universelle, les Cahiers de la Quinzaine /un tel rythme de publication avertit indirectement de sa sensibilité à l'actualité!/, la Revue européenne et enfin la N.R.F. /bien que celle-ci soit d'un caractère fortement littéraire?/. L'actualité dans la revue de l'avant-garde surréaliste – La révolution surréaliste – /plus tard Le surréalisme au service de la révolution/, de même que par exemple dans Les Temps modernes de Sartre est nettement palpable; ces revues s'engagent de façon déclarée dans l'actualité et leurs titres le proclament avec véhémence, quoiqu' elles restent fermement liées à la littérature et à sa problématique du contenu et de la forme /quoi de plus actuel que «la révolution» ou «la modernité»!/.

La revue étiquetée d'un sigle bien connu, N.R.F., faisait la pluie et le beau temps dans le climat spirituel de la France intellectuelle des années 1909 – 1940. Son histoire fut déjà plusieurs fois traitée de façon détaillée en comparaison avec d'autres périodiques importants, et son rôle, son esprit d'entreprise témoignent incontestablement d'une grande force de création des intellectuels français sous la III-ème République.

Si la revue est porteuse des idéaux et des attentes de sa génération, l'histoire de chacune d'elles est étroitement liée aux conditions esthétiques et biographiques de sa naissance et de son existence. Et c'est à partir de cette dimension existentielle que se dévoilent ensuite la pesanteur et la fragilité de ce type de document. Si ces revues se voient couronnées de succès et deviennent fructueuses et puissantes, elles représentent selon Paul Valéry «de véritables laboratoires pour les lettres qui permettent de réaliser les températures très élevées, les réactions rarissimes, le degré d'enthousiasme, sans quoi les sciences ni les arts n'auraient qu'un avenir trop prévu».¹

Nous pouvons trouver des précédents à la revue littéraire en France déjà aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, au temps des premières feuilles littéraires telles que furent par exemple le *Mercurie galant* et le *Journal des savants*. La *Feuille – Gazette de France* – qui est d'époque plus ancienne, parut pour la première fois en 1631. Elle apporta des nouvelles sur les événements diplomatiques, militaires mais avant tout sur ceux survenus au royaume et à la société. La feuille déjà mentionnée – le *Mercurie galant* – apparut 41 ans plus tard, en se proposant d'informer le public sur tout ce qui se produisait dans la Cour Royale et dans Paris même. Sous le nom de *Mercurie de France* elle prend déjà figure de revue. Au fil du temps, elle prit peu à peu une immense importance dans le monde de la littérature, de la politique et des arts, non seulement en France mais également dans l'Europe intellectuelle du 18^{ème} siècle. Un siècle et demi après, une autre revue importante vit le jour: la *Revue des Deux Mondes*. Elle se trouva au début sous la forte influence de la revue littéraire anglaise, *Edinburgh Review*. Par la suite néanmoins, elle sut vite se faire reconnaître et gagna tout un ensemble d'écrivains, de rédacteurs et de correspondants. Avec sa large ouverture orientée non seulement vers la littérature mais aussi vers la philosophie et la géographie elle jouit longtemps d'une grande réputation parmi les revues et magazines renommés en France. En énumérant les revues qui inspirèrent le respect, il ne faut pas oublier la *Revue de Paris*, revue contemporaine et même concurrente de la *Revue des Deux Mondes*. A la différence de cette revue, la *Revue de Paris* ne réussit pas à maintenir sa position, même si elle paraissait inébranlable. Après une pause de vingt ans, elle réapparut pour une courte durée sous le nom de *Nouvelle Revue de Paris*. Encore deux fois, elle essaya de faire revivre son passé, mais cela se passa toujours sans succès. Dans cet aperçu des sommets du journalisme culturel de France il faut également inclure de plein droit la *Revue politique et littéraire*, précédemment nommée «des cours littéraires», et la *Revue des cours scientifiques*, plus connue sous le titre de *Revue Bleue*. Son apport précieux consistait avant tout dans ses efforts pour publier, de façon continue, des conférences universitaires réputées. Une autre revue importante fut la *Revue Blanche*, quelquefois comparée, tout comme la revue *Mercurie de France* ou la *Revue des Deux Mondes*, à la N.R.F. Cette comparaison fut pour la *Revue Blanche* légitime non seulement à l'heure de sa naissance mais surtout durant son envolée prometteuse. Après la 1^{ère} guerre mondiale, la Re-

¹ Encyclopaedia Universalis. France S.A., 1990, p. 1036.

vue Blanche changea de nom et devint la Revue mondiale; elle entra sur la scène littéraire grâce à un effort méritoire: présenter des écrivains débutants ou encore peu connus et provenant non seulement de France mais pour la plupart de l'étranger.

L'essor des revues littéraires résulte de leur mise en valeur progressive dans le monde littéraire. Leur importance, leur rôle de véhicule culturel s'entrouvèrent de plus raffermis. Tous les courants et mouvements littéraires et presque tous les titans de la littérature souhaitaient avoir leur propre revue. L'âge d'or pour les revues culmina entre les années soixante-dix du 19-ème siècle et la 1-ère guerre mondiale*. Leur prospérité subite doit être attribuée non seulement à l'activité créatrice des auteurs mais, avant tout et surtout, à leur maîtrise du Verbe. La plupart des revues ne paraissait pas à grand tirage, ne comptant souvent que quelques centaines d'exemplaires et plus rarement encore un millier d'abonnés. La notoriété des revues n'eut pourtant rien de commun avec le nombre des exemplaires tirés ou vendus. L'essentiel fut le ravissement, l'enthousiasme et l'intérêt vifs et passionnés qu'elles suscitèrent de la part des écrivains, des éditeurs et des correspondants, y compris leurs efforts ardents, parfois inexaucés, leurs vœux de publier et d'être publiés. Les revues furent représentées d'une part par des individualités, d'autre part par divers groupes, cercles, mouvements ou clans d'intellectuels qui consacrèrent leur intellect ainsi que leur invention à la gestion et à la marche des revues. Il faudrait mentionner ici comme exemple de parfait dévouement à la cause d'une revue – la personnalité d'Eugène Montfort et sa revue Marges ou celle de Charles Péguy – poète d'une intensité magistrale et penseur social d'une grande profondeur – avec ses Cahiers de la Quinzaine.

Le travail commun des auteurs intéressés à la revue ne constituait aucunement une entrave au déploiement du talent créateur ou au triomphe de l'esprit constructeur de maintes individualités littéraires. Des personnalités choisirent un rôle d'inspirateur et décidèrent de porter leur revue à son plus haut degré de perfection et de pureté /par exemple, la présence d'André Gide à la N.R.F./. D'autres enthousiastes, s'adonnant à la cause commune, sacrifièrent presque toute leur «véhémence» à la direction de la revue sans y contribuer essentiellement en tant qu'auteur /tel fut le rôle de Jacques Rivière et plus tard de Jean Paulhan à la tête de la N.R.F./. Pourtant le travail commun se trouvait de temps en temps troublé par des rapports désordonnés et par des différends infructueux, parfois il était également marqué par des conflits, séparations ou même ruptures. La correspondance des acteurs en jeu apporte souvent des témoignages sur des attaques réciproques ou des malentendus banals; caprices discordes et contradictions soit dans travail ou de caractère personnel y sont maintes fois plus ou moins évidents. Néanmoins, la labeur commune était beaucoup plus souvent suivie de nombreuses amitiés, de profondes sympathies et affections qui émanaient des affinités intérieures.

* D'après des statistiques, on pouvait compter dans les années 1900 – 1914 et ce, seulement à Paris, presque 180 revues.

Pour l'influence salutaire et la marche correcte de la revue le siège de son éditeur et même de son directeur était d'une importance non négligeable. C'était souvent l'éditeur qui offrait le lieu optimal réservé aux régulières rencontres et entrevues de travail ou de société avec des auteurs et même avec des lecteurs de la revue. Le siège de la revue devint ainsi un centre de vie sociale. Des déjeuners et dîners de cérémonie, des lectures de livres ou de traductions littéraires y furent souvent donnés, on y organisait de même des discussions et des débats, des représentations théâtrales ou des auditions musicales /exemple de la scène du théâtre du Vieux-Colombier auprès de la N.R.F./. De telles activités constituaient la vie des revues. Plusieurs éditeurs édifièrent progressivement des Maisons d'Édition qui acquirent un nom et un prestige; citons par exemple Gallimard, Grasset, Vallette etc. Ces Maisons d'Édition s'efforçaient de publier les ouvrages des écrivains qui travaillaient à la direction, coopéraient au conseil de rédaction ou qui appartenaient aux collaborateurs intimes de la revue. Ainsi, elles purent devenir des toponymes* sur la carte culturelle, – salon, maison ou domicile – des personnalités qui pensaient et créaient également pour les autres éditeurs. L'orientation, la teinte de la revue se manifestait non seulement dans le style, dans le ton, mais aussi dans son message culturel adressé au lecteur. Il ne s'agissait pas du tout, à ce propos, d'une simple instruction – qui ou quoi lire. Il s'agissait de tout un ensemble d'impressions esthétiques de même importance, de la distincte perception de divers procédés d'impression, comme par exemple la proportion entre les textes, éventuellement entre les illustrations, le type de caractères d'imprimerie, le titre idéal de la revue, sa couverture ou sa pochette.

La tâche primordiale consistait naturellement dans le choix des articles: articles d'auteur ou repris à une autre rédaction, essais critiques, informations, traductions de textes étrangers, etc. Parfois, des exemplaires spéciaux étaient édités, consacrés à un sujet ou à un écrivain. Le goût pour ce type des revues fut répandu surtout dans les années vingt et trente. Dans cette période, quelques revues se virent également dotées de questionnaires. Ceux-ci furent consacrés au sondage et à l'évaluation des opinions des lecteurs sur divers sujets, pour la plupart littéraires. Le même goût et la même renommée furent réservés au cours du temps aux éditoriaux rédigés par des rédacteurs expérimentés. La préparation et la formation des rédacteurs aptes à rédiger un article introductif de fond furent pratiquées par exemple dans les premières années de l'existence de la N.R.F. par Jean Schlumberger.

La conception et la rédaction d'une revue étaient pendant une longue période quasiment une affaire de conspiration. Ce fut Paul Valéry qui attribua aux revues littéraires le nom de «laboratoires de la culture et de la civilisation». Il est vrai qu' à la lecture des revues en voie d'apparition, il était tout à fait possible d'y découvrir tout un ensemble de jeunes talents, de personnalités de marque tournés vers le progrès, capables d'expérimenter et d'adopter de nouvelles directions de pensée sensibles à la communication d'idées modernes et novatrices.

* par exemple: les adresses de la N.R.F. – 37, rue Madame; 3, Grenelle; 43, de Beaune et 5, Sébastien-Bottin – présentent une notion d'une spécificité culturelle.

Les représentants de la jeune génération s'efforçaient de faire justifier comme réelle et idéale l'existence de nouvelles directions et de nouvelles idées culturelles. D'où le fait que les revues nouveau-nées présentaient pour le plupart des tendances progressistes. Elles se libérèrent du dogmatisme, appréciaient l'efficacité, l'intensité, la vitalité et elles excitaient la verve poétique, l'esprit créateur et provoquaient des transports de joie. Les revues de cette catégorie étaient étroitement liées – à la société, à son atmosphère culturelle et éthique, – de la période historique donnée. Voilà où résidaient leur valeur efficiente et leur popularité croissante mais aussi leur éventuelle fragilité. Maints historiens littéraires apprécièrent et apprécient la possibilité de pouvoir reconstruire, – à la base des éditions complètes, - opinions, idées et milieu de la société littéraire de l'époque.

La contribution apportée par les revues consistait également dans la découverte de nouveaux auteurs ou dans la redécouverte de ceux déjà tombés dans l'oubli. Grâce par exemple à de nombreuses traductions, les lecteurs pouvaient s'initier à la littérature d'autres pays et découvrir leur société et leur culture /par exemple la N.R.F. disposait de nombreux auteurs qui maîtrisaient plusieurs langues et connaissaient les littératures de nations autres qu'européennes/. Un autre phénomène positif de la revue consistait dans son action pour répandre le nom d'écrivains français ailleurs qu'en France. Les efforts tendant vers la mondialisation des revues, surtout en littérature, amenèrent plus tard le fondation des organismes littéraires d'une portée internationale. Dans ce sens, Paris et même toute la France surent se créer et se maintenir une position dominante, devenant ainsi centre d'une grande importance littéraire. Les traditions culturelles de la France ainsi que son patrimoine spirituel furent pour cette raison plus que déterminants.

A la veille de la I-ère et de la II-ème guerres mondiales, maintes revues s'interrogeaient à propos de leur future existence. Parmi elles se trouvaient même des revues dont la période de fécondité était déjà dépassée. Des revues disparurent, plusieurs d'entre celles qui survécurent changèrent de siège pour plus de sécurité et souvent elles se retirèrent à la campagne.*

Certaines revues triomphèrent des difficultés provoquées par les deux guerres. Dans les années cinquante, plusieurs éditeurs renouvelèrent leurs activités et étendirent leur champ d'influence à la sphère politique, comme c'était le cas des années trente. Les efforts des revues pour résister à la concurrence croissante, aux médias plus puissants, aux effets grandissants de la publicité et avant tout pour réussir /au moment de la réapparition de la N.R.F.**/, ne furent pas toujours couronnés de succès.

La situation privilégiée des revues commençait à changer, l'importance de quelques-unes diminuait graduellement. La succession des événements et les temps modernes accroissaient encore ce phénomène. Fut réclamée une information rapide ne tardant pas à avoir un grand retentissement auprès du lecteur. La

* La N.R.F. déménagea fin septembre 1939 à Mirande.

** Elle réapparut en 1935 sous le titre de N.N.R.F.

période paraissait être propice à la genèse des journaux ou feuilles littéraires. Selon Régis Debray¹ – la revue cherche, examine, sonde, juge, tend à former et influencer sensiblement son lecteur, tandis que le journal littéraire s'efforce avant tout d'avoir une nombreuse clientèle et remporter un succès immédiat en lecture ainsi qu'en finances.

C'est pourquoi il se présente une question actuelle et fondamentale: les revues comme telles vivraient-elles renaissance ou décadence? La réponse n'était pas et n'est pas facile à livrer. La situation est d'un caractère plus complexe.

La revue, se trouverait-elle un jour en marge du mouvement littéraire, la création littéraire n'en serait pas menacée. Mais pourtant, le monde littéraire perdrait en elle un complice efficace, expérimenté et collégial. Advient-il que la revue disparaît néanmoins, le monde littéraire verrait s'en aller une partie de sa vie qui fut toujours progressiste, fructueuse et intemporelle. Si des revues toutes nouvelles apparaissent, elles pourront à peine atteindre à l'aide des «anciens moyens» la notoriété des revues qui, dans les années de leur apogée, savaient donner l'éveil aux intérêts d'un esprit cultivé, inspirer de la confiance des élus et enrichir la culture, les arts et sciences de leur époque.

¹ Le Pouvoir intellectuel en France. Ramsay, Paris, 1979.

